


CROISEMENTS ENTRE LE NOUVEL ACCROCHAGE « LE SYMBOLISME DANS L'ART AMÉRICAIN » ET LES POÈMES DES *FLEURS DU MAL* DE BAUDELAIRE

ŒUVRE	POÈME DE BAUDELAIRE
 <p>Frederick William MacMonnies, <i>Bacchante</i>, Statue en bronze, H. 268,0 ; L. 74,0 ; P. 80,0 cm, 1893 (C) RMN-Grand Palais (Château de Blérancourt) / Adrien Didierjean</p>	<p style="text-align: center;">La muse malade</p> <p>Ma pauvre muse, hélas ! qu'as-tu donc ce matin ? Tes yeux creux sont peuplés de visions nocturnes, Et je vois tour à tour réfléchis sur ton teint La folie et l'horreur, froides et taciturnes.</p> <p>Le succube verdâtre et le rose lutin T'ont-ils versé la peur et l'amour de leurs urnes ? Le cauchemar, d'un poing despotique et mutin, T'a-t-il noyée au fond d'un fabuleux Minturnes ?</p> <p>Je voudrais qu'exhalant l'odeur de la santé Ton sein de pensers forts fût toujours fréquenté, Et que ton sang chrétien coulât à flots rythmiques,</p> <p>Comme les sons nombreux des syllabes antiques, Où règnent tour à tour le père des chansons, Phoebus, et le grand Pan, le seigneur des moissons.</p>

→ Dans ce poème, Charles Baudelaire oppose un passé antique et un présent dégradé par la maladie et la souffrance psychique. La muse, figure antique, peut ici être rapprochée de la Bacchante, prêtresse du dieu Bacchus, dieu de la vigne, des festivités et des plaisirs de la vie, dans la mythologie romaine.

Dans le poème, la bacchante peut se lire sous les traits de « la muse », tandis que le vin se devine à travers le « sang chrétien » coulant « à flots rythmiques ».

ŒUVRE	POÈME DE BAUDELAIRE
 <p>Orville Houghton Peets, <i>Bleu et gris</i>, Huile sur toile, 1914 © RMN-GP (Château de Blérancourt) / G. Blot</p>	<p style="text-align: center;">La Beauté</p> <p>Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre, Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour, Est fait pour inspirer au poète un amour Éternel et muet ainsi que la matière. Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris ; J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes ; Je hais le mouvement qui déplace les lignes, Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris. Les poètes, devant mes grandes attitudes, Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments, Consumeront leurs jours en d'austères études ; Car j'ai pour fasciner ces dociles amants, De purs miroirs qui font toutes choses plus belles : Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles !</p>

→ Référence à la beauté féminine, où la couleur « azur » de Baudelaire se retrouve dans le bleu de la robe du modèle représenté, dont la blancheur de la peau rappelle un « cœur de neige à la blancheur des cygnes ».

Orville Peets représente une femme songeuse à laquelle il est difficile d'attribuer une émotion, à l'image de Baudelaire qui nous dit « jamais je ne pleure et jamais je ne ris ».

Le poème se termine en citant de « purs miroirs », que l'on retrouve en arrière-plan de la peinture.

ŒUVRE

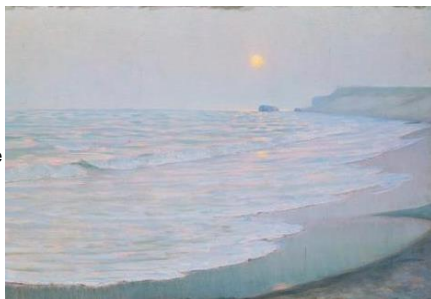
Thomas Alexander Harrison,
L'enfant au bord de la mer, huile sur
 toile, 101 x 101 cm, vers 1895.
 © RMN-GP (Château de
 Blérancourt) / G. Blot



Thomas Alexander Harrison, *Marine*, huile sur toile, 700 x 1202 cm, vers 1895.
 © RMN-GP (Château de Blérancourt) / G. Blot

Thomas Alexander Harrison,
Marine, esquisse, 46 x 65 cm
 Vers 1890-1895

(C) RMN-Grand Palais (musée
 d'Orsay) / Hervé Lewandowski



Maurice Herter, *Marine, temps
 gris*, huile sur carton, 38,5 x 46
 cm, vers 1900.

© Musée d'Orsay, RMN-Grand
 Palais / DR



POÈME DE BAUDELAIRE

L'homme et la mer

Homme libre, toujours tu chériras la mer !
 La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
 Dans le déroulement infini de sa lame,
 Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.
 Tu te plais à plonger au sein de ton image ;
 Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur
 Se distrait quelquefois de sa propre rumeur
 Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.
 Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :
 Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes ;
 Ô mer, nul ne connaît tes richesses intimes,
 Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !
 Et cependant voilà des siècles innombrables
 Que vous vous combattez sans pitié ni remord,
 Tellement vous aimez le carnage et la mort,
 Ô lutteurs éternels, ô frères implacables !

→ Ces différentes peintures marines, aux mouvements et aux lumières variés, illustrent très bien en quoi la mer est le « miroir » de l'âme. Parfois « indomptable », « sauvage » et « ténébreux » ou à l'inverse « discret ».

La mer est ici un cadre propice à la méditation où les regards et réflexions de l'Homme se perdent dans l'immensité de l'océan.

ŒUVRE



Harry van der Weyden, *Paysage*, huile sur toile,
365 x 450 cm, 1898
(C) RMN-Grand Palais (Château de Blérancourt) / Gérard Blot



John Humphreys-Johnston, *Nocturne*, huile sur toile, 73 x 92,4 cm, 1898
(C) RMN-Grand Palais (Musée d'Orsay) / Hervé Lewandowski

POÈME DE BAUDELAIRE

La vie antérieure

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques
Que les soleils marins teignaient de mille feux,
Et que leurs grands piliers, droits et majestueux,
Rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques.

Les houles, en roulant les images des cieux,
Mêlaient d'une façon solennelle et mystique
Les tout-puissants accords de leur riche musique
Aux couleurs du couchant reflété par mes yeux.

C'est là que j'ai vécu dans les voluptés calmes,
Au milieu de l'azur, des vagues, des splendeurs
Et des esclaves nus, tout imprégnés d'odeurs,

Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes,
Et dont l'unique soin était d'approfondir
Le secret douloureux qui me faisait languir.

→ Les falaises et rochers de ces deux peintres américains rappellent les « vastes portiques », « les grands piliers droits et majestueux » ou encore les « grottes basaltiques » de Baudelaire. La mer, quant à elle, se retrouve dans « les houles », « les voluptés calmes au milieu de l'azur, des vagues ».

Musées et domaine nationaux des Châteaux de Compiègne et Blérancourt

Place du Général de Gaulle 60200 Compiègne

+33 (0)3 44 38 47 00 - www.chateaudecompiegne.fr

Musée franco-américain du Château de Blérancourt

Place du Général Leclerc 02300 Blérancourt

+33 (0)3 23 39 60 16 - www.museefrancoamericain.fr

ŒUVRE

POÈME DE BAUDELAIRE



Jules Chéret (1836 –1932), *La Loïe Fuller*, affiche, 123 x 87,2 cm, 1897,
(C) RMN-Grand Palais (Château de Blérancourt) / Gérard Blot

Avec ses vêtements ondoyants et nacrés

Avec ses vêtements ondoyants et nacrés,
Même quand elle marche on croirait qu'elle danse,
Comme ces longs serpents que les jongleurs sacrés
Au bout de leurs bâtons agitent en cadence.

Comme le sable morne et l'azur des déserts,
Insensibles tous deux à l'humaine souffrance,
Comme les longs réseaux de la houle des mers,
Elle se développe avec indifférence.

Ses yeux polis sont faits de minéraux charmants,
Et dans cette nature étrange et symbolique
Où l'ange inviolé se mêle au sphinx antique,

Où tout n'est qu'or, acier, lumière et diamants,
Resplendit à jamais, comme un astre inutile,
La froide majesté de la femme stérile.



Jean de Paleologu dit Pal (1855-1942), *Loïe Fuller*, affiche, 129 x 94,5 cm, vers 1897,
© RMN-GP (Château de Blérancourt) / G. Blot

Le serpent qui danse

Que j'aime voir, chère indolente,
De ton corps si beau,
Comme une étoffe vacillante,
Miroiter la peau !

Sur ta chevelure profonde
Aux âcres parfums,
Mer odorante et vagabonde
Aux flots bleus et bruns,

Comme un navire qui s'éveille
Au vent du matin,
Mon âme rêveuse appareille
Pour un ciel lointain.

Tes yeux, où rien ne se révèle
De doux ni d'amer,
Sont deux bijoux froids où se mêle
L'or avec le fer.

A te voir marcher en cadence,
Belle d'abandon,
On dirait un serpent qui danse
Au bout d'un bâton.

Sous le fardeau de ta paresse
Ta tête d'enfant
Se balance avec la mollesse
D'un jeune éléphant,

Et ton corps se penche et s'allonge
Comme un fin vaisseau
Qui roule bord sur bord et plonge
Ses vergues dans l'eau.

Comme un flot grossi par la fonte
Des glaciers grondants,
Quand l'eau de ta bouche remonte
Au bord de tes dents,

Je crois boire un vin de Bohême,
Amer et vainqueur,
Un ciel liquide qui parsème
D'étoiles mon coeur !

→ Dans ces deux poèmes (*Avec ses vêtements ondoyants et nacrés* et *Le serpent qui danse*), Baudelaire compare la femme à un serpent, à la fois un symbole de séduction et de froideur. A l'image de la femme qui est séductrice et envoûtante, mais aussi froide et maléfique. Cela se traduit par l'image de l'ange et du monstre (l'ange et le sphinx). La figure du serpent vient aussi renforcer métaphoriquement l'image de l'ondulation, présente dans la tenue particulière de Loïe Fuller. Cette célèbre danseuse américaine, vêtue d'une robe de soie leste qu'elle faisait bouger avec des baguettes de bois dissimulées sous le tissu, fut à l'origine de la danse serpentine. Baudelaire parle d'ailleurs de « *leurs bâtons agitent en cadence* », « *A te voir marcher en cadence, Belle d'abandon, On dirait un serpent qui danse, Au bout d'un bâton* ». Comme Baudelaire est un grand nom du Symbolisme dans la littérature, Loïe Fuller est considérée comme l'égérie du Symbolisme dans le monde artistique de la danse.

Musées et domaine nationaux des Châteaux de Compiègne et Blérancourt


Place du Général de Gaulle 60200 Compiègne

+33 (0)3 44 38 47 00 - www.chateaudecompiègne.fr

Musée franco-américain du Château de Blérancourt

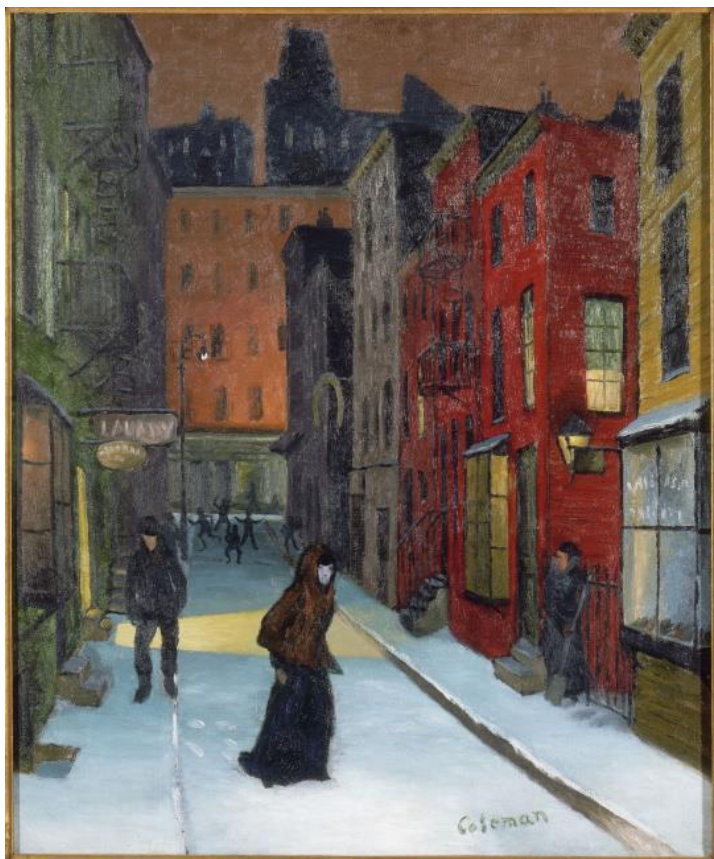
Place du Général Leclerc 02300 Blérancourt

+33 (0)3 23 39 60 16 - www.museefrancoamericain.fr

ŒUVRE	POÈME DE BAUDELAIRE	
 <p>Brooks Romaine (ditte), Goddard Romaine, <i>Jean Cocteau à l'époque de la Grande Roue</i>, Huile sur toile, 250x133 cm, vers 1912. (C) RMN-Grand Palais (Château de Blérancourt) / Gérard Blot</p>	<p>Le rêve parisien</p> <p>I</p> <p>De ce terrible paysage, Tel que jamais mortel n'en vit, Ce matin encore l'image, Vague et lointaine, me ravit.</p> <p>Le sommeil est plein de miracles ! Par un caprice singulier, J'avais banni de ces spectacles Le végétal irrégulier,</p> <p>Et, peintre fier de mon génie, Je savourais dans mon tableau L'enivrante monotonie Du métal, du marbre et de l'eau.</p> <p>Babel d'escaliers et d'arcades, C'était un palais infini, Plein de bassins et de cascades Tombant dans l'or mat ou bruni ;</p> <p>Et des cataractes pesantes, Comme des rideaux de cristal, Se suspendaient, éblouissantes, A des murailles de métal.</p> <p>Non d'arbres, mais de colonnades Les étangs dormants s'entouraient, Où de gigantesques naïades, Comme des femmes, se miraient.</p> <p>Des nappes d'eau s'épanchaient, bleues, Entre des quais roses et verts, Pendant des millions de lieues, Vers les confins de l'univers ;</p> <p>C'étaient des pierres inouïes Et des flots magiques ; c'étaient D'immenses glaces éblouies Par tout ce qu'elles reflétaient !</p>	<p>(suite)</p> <p>Insouciants et taciturnes, Des Ganges, dans le firmament, Versaient le trésor de leurs urnes Dans des gouffres de diamant.</p> <p>Architecte de mes féeries, Je faisais, à ma volonté, Sous un tunnel de pierreries Passer un océan dompté ;</p> <p>Et tout, même la couleur noire, Semblait fourbi, clair, irisé ; Le liquide enchâssait sa gloire Dans le rayon cristallisé.</p> <p>Nul astre d'ailleurs, nuls vestiges De soleil, même au bas du ciel, Pour illuminer ces prodiges, Qui brillaient d'un feu personnel !</p> <p>Et sur ces mouvantes merveilles Planait (terrible nouveauté ! Tout pour l'œil, rien pour les oreilles !) Un silence d'éternité.</p> <p>II</p> <p>En rouvrant mes yeux pleins de flamme J'ai vu l'horreur de mon taudis, Et senti, rentrant dans mon âme, La pointe des soucis maudits ;</p> <p>La pendule aux accents funèbres Sonnait brutalement midi, Et le ciel versait des ténèbres Sur le triste monde engourdi.</p>

→ Baudelaire nous parle de son Paris idéal (rêvé), mais soudain, il se réveille et il retrouve l'horreur. Malgré tout, la description de ce paysage urbain reste positive. Évocation des matériaux (plutôt nobles) de la ville dont le métal à plusieurs reprises fait écho de la Tour Eiffel et au balcon de Romaine Brooks.

ŒUVRE



Coleman Glenn, *Minetta Lane*,
Huile sur toile, 76,3 x 63,5 cm, 1932.
C) RMN-Grand Palais (Château de Blérancourt) / Gérard Blot

→ Baudelaire exprime, avec cette description de la ville, à la fois, le bonheur et la déchéance. Le bonheur de ceux que le soir apaise, déchéance de ceux qui se laissent pervertir par la ville corruptrice. Cette image sombre de la ville américaine est ici représentée dans l'œuvre de Coleman Glenn.

Baudelaire présente un cadre où « *le soir charmant, ami du criminel ; il vient comme un complice, à pas de loup* », cela fait écho aux personnages de Coleman marchant à pas de loup dans la neige. Où « *l'ouvrier courbé qui regagne son lit* » se retrouve à gauche de la peinture.

POÈME DE BAUDELAIRE

Le crépuscule du soir

Voici le soir charmant, ami du criminel ;
Il vient comme un complice, à pas de loup ; le ciel
Se ferme lentement comme une grande alcôve,
Et l'homme impatient se change en bête fauve.

Ô soir, aimable soir, désiré par celui
Dont les bras, sans mentir, peuvent dire : Aujourd'hui
Nous avons travaillé ! - C'est le soir qui soulage
Les esprits que dévore une douleur sauvage,
Le savant obstiné dont le front s'alourdit,
Et l'ouvrier courbé qui regagne son lit.
Cependant des démons malsains dans l'atmosphère
S'éveillent lourdement, comme des gens d'affaire,
Et cognent en volant les volets et l'auvent.
A travers les lueurs que tourmente le vent
La Prostitution s'allume dans les rues ;
Comme une fourmière elle ouvre ses issues ;
Partout elle se fraye un occulte chemin,
Ainsi que l'ennemi qui tente un coup de main ;
Elle remue au sein de la cité de fange
Comme un ver qui dérobe à l'homme ce qu'il mange.
On entend çà et là les cuisines siffler,
Les théâtres glapir, les orchestres ronfler ;
Les tables d'hôte, dont le jeu fait les délices,
S'emplissent de catins et d'escrocs, leurs complices,
Et les voleurs, qui n'ont ni trêve ni merci,
Vont bientôt commencer leur travail, eux aussi,
Et forcer doucement les portes et les caisses
Pour vivre quelques jours et vêtir leurs maîtresses.

Recueille-toi, mon âme, en ce grave moment,
Et ferme ton oreille à ce rugissement.

C'est l'heure où les douleurs des malades s'aigrissent !
La sombre Nuit les prend à la gorge ; ils finissent
Leur destinée et vont vers le gouffre commun ;
L'hôpital se remplit de leurs soupirs. - Plus d'un
Ne viendra plus chercher la soupe parfumée,
Au coin du feu, le soir, auprès d'une âme aimée.
Encore la plupart n'ont-ils jamais connu
La douceur du foyer et n'ont jamais vécu !